

Éthique et politique selon John Dewey

Voici la troisième livraison de *Pragmata* (2020/3). Sous le titre « Éthique et politique selon John Dewey », elle poursuit la série de numéros consacrés à la question du politique, entamée avec le numéro 2, « Pragmatisme, politique et sciences sociales ». Le numéro 4, « Figures du public : enquêter, expérimenter, éduquer », à paraître au printemps 2021 et le numéro 5, au titre provisoire de « Vers une démocratie pragmatiste : mobilisations, expérience et citoyenneté », prévu pour l'automne 2021, concluront cette série.

Le dossier aborde quatre questions clefs, pour certaines négligées dans les lectures francophones de l'œuvre de Dewey, mais qui sont toutes cruciales pour la question de la démocratie.

Le texte de Gregory F. Pappas, tiré de son livre intitulé *John Dewey's Ethics* (2008), ouvre la marche. Traduit par les soins d'Alexandra Bidet et Carole Gayet-Viaud, il offre une très bonne entrée en matière, examinant différentes facettes de l'expérience démocratique, déjà incarnée dans nos croyances et nos habitudes, mais toujours à venir, horizon d'une tâche à accomplir. Pappas passe en revue une série de thèmes : l'équilibre entre stabilité et innovation, la tension entre individualité et communauté, la communication de type esthétique et la célébration de l'égalité dans la pluralité, l'intelligence collective par voie d'enquête et d'expérimentation et la liberté positive au-delà des libertés négatives et des droits formels, la place de l'expertise en relation aux citoyens ordinaires... Il ouvre quelques pistes de confrontation de cette vision « éthique » – mais ces thèmes ne nous introduisent-ils pas, de plain-pied, dans la vie civique et politique ? – avec la théorie « politique », celle qui traite de délibération, de justice et de multiculturalisme. Mathias Girel approfondit cette interrogation. Tandis que sort l'ouvrage collectif, *John Dewey's Ethical Theory* (coordonné par Roberto Frega et Steven Levine chez Routledge, 2021), il relit les derniers chapitres de *l'Éthique* de Dewey et de James H. Tufts (1908 et 1932) et il les met en regard d'un certain nombre de textes de Dewey sur l'éthique. Girel pose l'hypothèse originale d'une filiation à William James selon qui nous sommes tous des « créatures revendicatives », qui nous adressons des réclamations – plaintes, exigences, récriminations, sollicitations, etc. – les uns aux autres. L'éthique ne tombe pas du ciel, elle naît du jeu des

revendications (*claims*), auxquelles les destinataires peuvent répondre en approuvant, qu'ils peuvent contrer par des revendications contraires ou vis-à-vis desquelles ils peuvent se montrer insensibles, soit qu'ils feignent de ne pas les entendre, soit qu'ils souffrent d'une espèce de cécité (et ici de surdité) morale. La revendication d'un droit lie ses récepteurs par la reconnaissance d'une obligation. Cette éthique de Dewey, revisitée par Pappas et Girel, proche de celles de Jane Addams ou George H. Mead, remet en cause les éthiques de surplomb des systèmes philosophiques, et tout autant les modèles sociologiques d'intériorisation de normes. On entrevoit comment la faire jouer dans l'enquête sur l'ordre des interactions ordinaires autant que dans l'étude des publics et des problèmes publics.

Bénédicte Zimmermann explore une autre question devenue centrale en économie du développement, en théorie morale et en sciences sociales, celle des capacités. Elle fait pour nous le point sur « la liberté de choisir et le pouvoir d'agir » en traçant une tierce voie entre un individualisme qui mise sur un libre arbitre s'exerçant hors sol, délié des conditions sociales et historiques et une théorie critique en quête d'inégalités ou de désavantages systémiques, oublieuse des choix raisonnés que font des personnes dans leur vie. En rappelant l'origine de cette catégorie de « capacité » chez Dewey, dès 1893, en réveillant les potentialités empiriques des textes de Dewey et en examinant les indices de leur plausible reprise par Amartya Sen, Zimmermann approfondit son projet de « pragmatisme critique ». Elle propose une lecture écologique, transactionnelle et processuelle des capacités, qui va bien au-delà des mesures statistiques du « *capacity building* » par la Banque mondiale, et qui hérite également des travaux de sociologues francophones, depuis trente ans, sur la raison pratique, concrète et située. Emmanuel Renault, enfin, rappelle la participation de Dewey à la League for Industrial Democracy, qui n'était en rien anecdotique. Il nous brosse un portrait de Dewey politiquement radical, engagé dans un milieu socialiste où les projets de démocratisation industrielle, de la fin des années 1880 jusque dans les années 1930, trouvaient beaucoup de défenseurs. La réception du fabianisme et du socialisme de la guilde y était forte. Elle entrait en résonance avec les nombreux mouvements de contestation, de grève et de boycott ouvrier qui avaient cours, alors, aux États-Unis. Renault met en évidence la proximité de Dewey aux deux leaders fabiens du Labour,

G. D. H. Cole et R. H. Tawney. Il examine une série de thèmes : critique de l'autocratie capitaliste, appel au développement d'une formation industrielle et d'une éducation pour les adultes, mot d'ordre d'une « industrie créatrice » qui ménage un « management autonome » des travailleurs, prise de parti pour les syndicats et pour la négociation collective, et au bout du compte, extension du projet de « socialisation de la démocratie ».

On a là un bel ensemble de travaux qui approfondissent la lecture des textes de Dewey. Le symposium poursuit cette confrontation. À l'occasion de la parution des *Écrits politiques* de Dewey, chez Gallimard, en 2018, nous avons invité Joëlle Zask à nous présenter ce projet de sélection et de traduction de textes, entrepris avec Jean-Pierre Cometti. Elle en a explicité le fil directeur, le « libéralisme radical » d'un auteur qui, loin de se réduire au monument officiel qu'on en a fait, était avant tout un activiste minoritaire, qui mettait la « méthode de l'expérimentation » au service de la « reconstruction de la philosophie sociale ». Cinq collègues ont alors engagé la discussion, abordant l'ouvrage sous différentes facettes. Roberto Frega se concentre sur un texte, « Democracy and Educational Administration » (1937), pour redéployer l'idée de démocratie comme forme de vie, travaillée par un processus de révision coopérative et expérimentale, et pas seulement comme régime institutionnel et représentatif. Emmanuel Renault compare le volume de 2018 avec d'autres anthologies de textes de Dewey pour en faire apparaître certains critères de sélection et en contrepoint, proposer sa version de la démocratie selon Dewey : une démocratie radicale, et pas seulement délibérative dans l'espace politique ; une démocratie socialiste, en particulier dans le domaine économique ; et une démocratie anti-raciste, débusquant les préjugés contre les minorités. Louis Quéré revient sur le thème de l'éclipse durable de la démocratie, et s'inquiète du recul de l'intelligence publique, expérimentale et coopérative qu'il relie à la crise de l'autorité et de la crédibilité des institutions culturelles, scientifiques et politiques. Il se range à la nécessité de maintenir la religion hors de la gestion des affaires publiques et des problèmes sociaux – jouant la foi démocratique contre la foi religieuse. Enfin, Alexandra Bidet et Carole Gayet-Viaud explicitent leur travail de reprise de Dewey dans une ethnographie de la citoyenneté. Elles énumèrent une série de points – la démocratie comme forme de vie commune, son ancrage éthique dans les usages et les

mœurs, les habitudes incarnées des citoyens, la formation de l'expérience politique du vivre ensemble dans les relations d'interaction, et la nécessité d'y observer des situations d'apprentissage et d'éducation civique in situ. Le pragmatisme est ici mis à l'épreuve directe de l'enquête ethnographique.

La rubrique « Traduction » est l'occasion pour Mathias Girel et Daniel Cefaï de rendre accessible un petit texte de George Herbert Mead, l'un des tout premiers à porter sur la « méthode de l'expérimentation » dans la réforme sociale. En 1899, le noyau de philosophes, psychologues et pédagogues, rassemblés autour de Dewey à Chicago, sont lancés dans toutes sortes d'expérimentations, de la paillasse du laboratoire de psychologie à l'école élémentaire de l'Université, connue depuis 1901 comme la Lab School. L'appel à tester des hypothèses de travail consonne par ailleurs avec l'émergence d'un mouvement qui en appelle à l'efficacité et à la rationalité dans le gouvernement et l'administration, à la place des décisions arbitraires, clientélistes sinon corrompues, des machines politiques. Comment développer une politique qui ne soit ni fixée par la rigidité d'un programme doctrinaire, ni ballottée par les zig-zags d'une ligne opportuniste ? Mais 1899, c'est aussi un moment où, au sein de l'Université, les disciplines en voie de constitution, en particulier en sciences sociales et politiques, quittent peu à peu les perspectives religieuses et métaphysiques et adoptent de nouveaux standards inspirés des sciences de la nature – la généralisation de la métaphore du « laboratoire » en témoigne. Le texte de Mead de 1899 vibre des expériences réformatrices, en cours à l'époque dans différentes fractions du mouvement progressiste, attachées à résoudre les problèmes de la délinquance, du mal-logement et de l'échec scolaire et aspirant à la « reconstruction sociale » de la vie publique, en partant, comme en témoigne le texte de Robert Woods, de l'échelle des quartiers.

Sautons 120 ans et retrouvons-nous à l'école d'été de Porquerolles, qui s'est tenue entre le 24 et le 29 juin 2019, avec le soutien du CNRS, autour du thème « Pragmatisme et enquêtes empiriques en sciences sociales. Sur le terrain du politique ». Cette école d'été prenait la suite de deux autres écoles : « Le pragmatisme dans les sciences sociales : traditions, usages, nouveaux défis » (2015) et « Pragmatisme et philosophie américaine aux 20^{ème} et 21^{ème} siècles » (2017). C'était le bon vieux temps, avant la crise du Covid 19 ! Une cinquantaine de personnes suivaient les conférences et

participaient aux ateliers, avant d'aller se baigner dans les criques alentour ! Les thèmes des interventions donnent une idée de la vitalité des travaux qui se frottent au pragmatisme en France, en Suisse et en Belgique : recherche urbaine appliquée, études sur les ambiances, sociologie des alertes et des controverses, ethnographie de la civilité et de la citoyenneté, enquête sur les problèmes publics, histoire des usages du droit, interrogations sur l'anthropocène, le destin des migrants et la politisation de la religion. À chaque fois, les intervenants ont proposé un bout de généalogie de leur perspective et un argumentaire, un petit répertoire de concepts et une bibliographie. Avec la coopération des participants, Alexandra Bidet et Daniel Cefai, ses organisateurs, ont mis en forme ce compte-rendu. La carte n'est pas exhaustive, mais elle donne un aperçu de ce que ces différentes versions de pragmatisme francophone nous permettent de faire et de penser.

Parmi ces participants, Mathieu Berger et Louise Carlier nous ont présenté les enquêtes du Metrolab Brussels, un laboratoire lié à l'Université Catholique de Louvain et à l'Université Libre de Bruxelles, conçu à la fois comme un observatoire et une agence d'enquête et d'expérimentation. Berger, dans la rubrique « Atelier », revient sur le travail accompli par le Metrolab. Celui-ci a repris des hypothèses de Peirce et Dewey, les a croisées avec l'écologie humaine de Robert E. Park et fondues dans un programme de recherche-action sur la ville. C'est ainsi que des architectes, urbanistes, géographes et sociologues ont dialogué dans des conférences et des master classes et coopéré sur des projets concrets, comme la reconversion des espaces autour des abattoirs d'Anderlecht, de l'hippodrome de Boitsfort ou de l'Abbaye de Forest à Bruxelles. Berger décrit le travail d'échange, de confrontation et d'interpénétration des expériences provenant de différentes perspectives professionnelles et leur effort pour constituer un projet transdisciplinaire. Il développe pour cela une « éco-sémiotique de la communication » aux interfaces problématiques entre recherches disciplinaires à l'intérieur de l'équipe scientifique – un jeu de tensions qui se prolonge dans les processus de coopération avec les acteurs urbains, moyennant un certain nombre d'« épreuves éco-sémiotiques ». La conception deweyenne d'une action publique est ainsi retravaillée à travers une conception peircienne de la signification.